

« L'érotisme est l'une des bases de la connaissance de soi, aussi
indispensable que la poésie. »
Anaïs Nin

« Je suis encore une inconnue pour moi-même. »
Siri Hustvedt

« Les émotions sont des couleurs, je suis le peintre qui les
renverse. »
Zaho de Sagazan

Prologue

Le Havre

C'étaient des jours de lignes. Lignes de grève, sable poisseux, falaises dressées, espace fragile. Lignes des ports, des fronts de mer, lignes du vent, effrontément. Couchée à ses côtés, calée entre ses creux, je retrouvais nos plains-pieds. Florian et moi, nous avons tellement dérivé. De nous deux, il restait des lignes à imaginer, à créer, à suivre, comme des possibles. Notre premier week-end à nous, depuis des années. Comme pour sceller tout ce qui venait de se passer.

C'était le matin, dans le musée-cube, posé sur l'horizon. Des lignes encore, celles des tableaux et des salles vides, des échos de nos présences. Je marchais sans voir, comme souvent dans ces moments, le regard assailli, tentant d'apprivoiser les contrastes, sautant d'une toile à l'autre comme l'écume, dehors, par-delà les baies vitrées.

Puis elle fut là. Frêle, figée, arabesque. Simple, mais puissante d'imperfections. Mèche, profil, seins, épaules, ventre, reins, traits débutants et jamais finis, jambes multiples, pieds invisibles. Silhouette sans visage, sans regard, sans voix. Esquisse de chair, érotisme aveugle, elle était là, absolument, et pourtant toute à inventer. Je me suis approchée, cherchant les mots auxquels me raccrocher, un nom pour la retenir. *Femme sinueuse.*

Quelques pas en arrière, Florian a senti mon trouble et passé ses

bras autour de moi. Baiser léger sur ma nuque. J'ai frissonné, il a souri.

« Qu'est-ce que tu vois, Alex ? »

Je sus alors ce qui m'avait menée à elle. Elle était mon reflet, tout ce que j'avais découvert, ces dernières années. Mais plus que cela, une certitude. Les lignes sombres de cette femme sinueuse étaient parallèles aux miennes. Comme la vie, le dessin s'ébauche, se secrète, se travaille, se remet sur l'ouvrage, puis s'envole. Il ne sert à rien de vouloir l'achever. Sa force est là, dans l'incomplet.

J'ai tourné la tête vers Florian, cherché dans son souffle celui qui m'avait tant manqué. J'ai souri à mon tour.

« J'y vois une histoire à raconter. »

Rouge

Quand je me suis réveillée, au petit matin, la première chose qui m'est revenue en mémoire, ce sont les images. Moi, lui. Nos reflets dans le miroir, sous la lumière rouge.

Ses mots : « Regarde-toi. »

Son regard. Dur, profond, rassurant, excitant. La saillie de ses muscles dans le cou, le creux de sa clavicule.

Mon visage, familier et pourtant si différent. Crispé, intense. Présent. C'est drôle, cet adjectif qui me vient au moment de me remémorer : j'étais présente. Plus que jamais vivante à l'instant.

« Regarde-toi. »

Juste après les images, j'ai senti l'énergie des matins qui suivent les nuits de sexe longues, fiévreuses, inédites. Ces arcs électriques qui circulent et libèrent.

Le plus étonnant, pour moi, dans tout cela, c'est que rien ne fut vraiment étonnant. Il y avait l'évidence, la confiance et l'absence d'arrière-pensées. M'oublier au point de ne plus me juger, de ne plus me « regarder ». Juste me voir. Pouvoir soutenir dans le miroir, sous la lumière rouge de cet hôtel loué à l'heure, sous le corps bandé de l'homme qui me pénétrait, le regard de la femme qui jouit.

Je me souviens de ses gestes, de ses murmures, de son regard, surtout. Je n'aurais jamais pensé que le regard d'un homme puisse contenir tant de mondes. Les ténèbres et le léger, le doux et le brutal. Je n'avais peut-être jamais, à ce point, soutenu le regard d'un homme.

Il y avait ses mots, tendres et crus à la fois. Il y avait ses doigts, leur rythme. Il y avait mes soupirs, suppliants, involontaires. Je perdais pied, docile, consentante.

Ses yeux cherchaient les miens, plongeaient loin, lien ténu, mais indéfectible. Ils me ramenaient à lui lorsque je partais trop, comme on maintient hors de l'eau un noyé en sursis. Juste assez pour ne pas être engloutie. Juste assez pour ne pas reprendre son souffle.

Ensuite, il y eut son sexe, prêt à se frayer un chemin à l'endroit où je voulais l'accueillir. Où il fallait que je sois prise.

« À quatre pattes. »

Ses lèvres, une dernière fois. Le lubrifiant. Et puis lui, raide, fort, entier.

La première barrière qui saute, passage étroit entre mes fesses offertes. Un cri, annonciateur de tant d'autres. Sa main sur mon cou, pressante, qui me contraint, m'incline. Qui amène mon bras derrière mon dos. À sa merci.

Sa queue tendue, ses paroles, obscènes.

Il est maître de la vitesse, de la puissance, de la douleur, du plaisir. Mes rôles l'excitent. Sa main empoigne mes cheveux, relève ma tête.

« Regarde. Regarde-toi. » Son regard à ce moment.

Son regard, nom de Dieu. Flamboyant. Abyssal. Dévorant.

J'ai dit : « Putain, oui. » J'ai dit : « Encore. »

Il a continué, loin, longtemps. Les digues sautaient, lentes explosions. Sa voix, ses yeux. Il ne me lâchait pas, m'encourageait. Brutal. Vigilant. Protecteur. Intransigeant.

« Encaisse. C'est bien. Allez, encaisse. Je vais aller encore un peu plus loin. »

Alors, je plongeai avec lui.

Son sourire dans l'ascenseur, à la fin, nonchalant, naturel : « J'ai la bouche encore pleine de toi. »

Ces quelques mots contenaient toute la netteté, l'indécence farouche de cette nuit-là.

Je marche dans la rue, je prends le métro, j'honore un rendez-vous, j'arrive au bureau. L'aube s'éloigne, et je me demande si ça se voit, que j'ai été « bien baisée ».

Cette expression que l'on prononce généralement avec un rictus de mépris ou un ricanement d'excitation. Ce matin, c'est ma fierté, ma reconnaissance tranquille envers celui avec qui j'ai partagé ces heures : j'ai été bien baisée, oui. Et ceux qui rient sous cape à cette idée n'ont sans doute jamais éprouvé tout ce que cela signifie.

Première partie

Le chemin

1

Là où tout a commencé, peut-être, c'est dans l'espace de la petite fille trop sage, de l'adolescente trop sérieuse, de la mère angoissée, de la femme toute tracée. Au creux de ces blessures intimes que je n'ai pas su déplier.

Une rencontre, une attirance, un couple, une maison, des vacances à la mer, des Noël en famille. Une vie s'installe, des habitudes se figent, et une décennie a passé. Florian et moi, nous formions l'un de ces couples hétéros stables, appréciés, enviés. Il était mon amoureux, un père dévoué et présent, un compagnon solide. Ses enfants — son fils à lui, notre fille Emma — l'adoraient, nos amis aussi. Nous ne manquions de rien, même pas de bonheur. Tout roulait.

J'ai sombré lentement, sans bruit, sans m'en apercevoir.

Plus tard, les psys diraient : « C'était l'arbre qui cache la forêt. » Même s'il avait dit oui, si j'avais été mère de nouveau, si son refus n'avait pas été à ce point miroir de mon désir d'un autre enfant — viscéral —, il y aurait eu d'autres failles.

Il a fallu du temps. Ils ont dit : « C'est un deuil à faire. » Je n'ai rien vu venir.

Cette grossesse absente, cet espace vide, ont laissé une place pour une échappée, des envies à combler. Un lieu à moi, comme dit Virginia Woolf, pour la toute première fois. À rebours de la morale. À l'endroit du sombre et de ce que l'on n'ose pas. À plein dans la vie, le désir, l'intime, le corps, le sexe.

C'est ce chemin-là que j'ai eu besoin de raconter. Ses douleurs, ses fulgurances. Ses joies et ses difficultés. Écrire d'où je viens, ou plutôt d'où je me sens venir. Ce chemin sinueux, risqué, joyeux. Vivant. Le mien.

2

Avoir une « aventure ». Le simple mot est réjouissant. Les Anglo-Saxons disent « *an affair* », et ça a tout de suite l'air plus sérieux, plus grave.

S'offrir une aventure, partir à l'aventure, convoquent le léger, le souriant.

Nous fûmes ainsi, Paul et moi.

Nous nous étions croisés à une conférence sur la biodiversité, à laquelle le bureau m'avait envoyée à l'improviste, un soir de novembre. Même métier, univers opposés. Il parcourait le monde pour des reportages animaliers, j'étais vissée à Paris, à relire des articles et rédiger des dépêches pour cadres sup pressés, persuadés de s'acheter une conscience en se tenant au courant des dérives climatiques de l'humanité.

Pour une fois que je sortais.

Chez nous, Florian travaillait beaucoup — la PME informatique qui l'avait embauché grossissait de mois en mois —, mais il trouvait toujours le temps d'emmener les enfants à l'école, le matin, ou de faire des courses pour le dîner. Mes journées ressemblaient à des comptes à rebours. Préparer tout le monde, courir à l'agence ou à un rendez-vous, déjeuner rapidement, expédier les tâches les plus urgentes. Sortie d'école, bains et repas, devoirs et on recommence.

Paul, lui, venait de passer trois mois en mer pour suivre une ONG qui cartographiait les fonds marins. Il avait mille anecdotes, pas de montre et semblait toujours un peu décalé.

C'est son sourire qui m'a troublée en premier. Un sourire

fantasque, élégant. Un sourire comme une porte entrouverte sur un monde que je ne distinguais pas, mais qui m'intriguait. Il y avait chez lui quelque chose de la désinvolture acharnée. Tout le contraire de cet hiver plombant qui n'en finissait pas, des doutes qui m'étranglaient, de mon couple qui s'éteignait.

Nous avons passé le cocktail suivant la conférence à discuter de ses voyages et de mes projets. Il était tard, j'aurais dû rentrer directement, j'allais le payer le lendemain, les enfants, le boulot, qu'importe. Faire le premier pas, hésiter, mais savoir, profondément savoir, ne rien s'interdire et se le répéter.

« Ça te dirait qu'on aille boire un verre, un de ces jours ? J'aimerais bien travailler en magazine, bouger un peu, maintenant que les enfants grandissent. »

J'avais dit tout cela d'une traite, après ma troisième coupe de champagne. Il n'a pas répondu tout de suite, m'a regardée avec intensité. Il n'était plus jeune, mais pas vieux non plus. L'attrait discret du début de la maturité, lorsque l'on a appris à plaire. Il plaisait. Il le savait.

« Tiens, voilà mon numéro. Je repars samedi pour trois semaines, on s'appelle après. » Ce n'était pas une question.

Une semaine plus tard, il m'envoyait une photo de lui emmitoufflé, quelque part aux abords du cercle polaire, façon bon pote qui partage un souvenir de vacances.

« C'est vraiment ce genre de reportage qui te plairait ? Parce qu'il fait -20 ici, et encore, l'hiver est doux. » Il n'avait pas oublié.

Paul occupait mes pensées et nos échanges virtuels se prolongeaient. Il aimait me taquiner, jouer à me désarçonner, moi qui n'avais jamais été timide et en tirais une certaine fierté. Ses fréquents déplacements lui permettaient de m'écrire à peu près n'importe quand, décalage horaire aidant.

« Bien dormi ? Moi je finis la journée au pied d'un glacier. » Il semblait très pris, tantôt à l'étranger, tantôt à s'occuper de ses fils, quand il était en congé. Il a plusieurs fois décliné mes invitations, sans jamais cesser de me répondre. Je me sentais ridicule, mais aussi très importante. J'avancais pas à pas, tâtonnante, mue par cette obsession-là.

Nous avons enfin pu nous revoir. Les vacances de Noël commençaient, sa famille partait avant lui. Il m'a proposé un bar où il avait ses habitudes, à mi-chemin de mon quartier et du sien. J'ai tenté de me persuader que tout était normal, en espérant que rien ne le soit. Après des semaines de jeux manqués et d'attirance tranquille, nous avons bu des bières, assisté à un improbable concours de karaoké, essuyé les plaisanteries du patron qui le connaissait. C'est moi qui l'ai embrassé. J'avais 37 ans. Pour la toute première fois, j'étais celle qui choisissait.

Le réel m'a percutée dans un joyeux vertige. Je suis rentrée sans vraiment savoir comment, avec au ventre une pulsation nouvelle, oubliée. Florian dormait, je n'ai rien eu à raconter.

Dès le lendemain, Paul me proposait un café. « Je voudrais coucher avec toi. » Qu'avais-je bien pu imaginer ? Qu'il n'en aurait pas envie, et moi non plus ? Je pressentais pourquoi j'avais fait ce chemin, je découvrais ce qu'il réparait. Des décennies d'incertitudes et de malaise, de questionnements sur ma féminité. La petite fille avait grandi d'un coup, la femme se déployait. Je pouvais séduire, prendre, décider.

J'aurais pu m'arrêter là. Mais il m'en fallait plus. Ça poussait si fort, à l'intérieur. Il fallait en passer par le corps. Il fallait en passer par le sexe.

De la suite, de lui, je ne connaissais rien. Il trompait sa femme pour ne pas la quitter. C'est terrible. C'est lâche, courant, humain. Ce n'était pas ce qu'on m'avait appris, mais je n'avais aucune intention de m'excuser.

Notre premier rendez-vous eut lieu une semaine après. L'hôtel, trouvé par hasard, était lugubre, glacé. « En général, je fais ça avec des nanas célibataires, on va chez elles », m'avouerait-il après. Fou rire nerveux face au réceptionniste : « Oui, pour l'après-midi. »

« C'est cool, on aime coucher ensemble », avait-il conclu deux heures plus tard, avec la candeur folle de ceux qui traversent la vie pour en profiter. Je me souviens de sa douceur, de sa tendresse, de sa force aussi. Même dans les étreintes furtives, en bas de l'hôtel ou dans l'ascenseur. Cette physique du désir qui n'impose rien, mais dit « je veux ». Il y a quelque chose d'incroyablement érotique à être embrassée avec puissance, pelotée avec fougue. Même, et surtout, quand le monde autour continue sa marche pressée, automatique, et que seuls l'éclat d'un regard et le frisson d'une peau nous lient ensuite, au milieu d'eux.

Je me souviens d'un matin, trois ou quatre mois après. La fenêtre entrouverte au soleil déjà chaud, nos peaux nues sur les draps, après. Mes lèvres effleurant son torse, frôlant son menton. « Pourquoi ton corps me fait-il ça ? Pourquoi ai-je toujours envie de t'embrasser ? »

Paul avait souri, tranquille et résigné. « Parce que je suis nouveau, pour toi. Parce que tu me vois quand tu choisis de me voir. »

Il y avait du vrai dans sa réponse. Cette intimité-là était faite d'émois, de sous-entendus, d'attente et de jouissance. De respect, d'amitié, d'affection sûrement. D'amour, non. C'était nouveau. C'était doux, inédit et terriblement réjouissant.